



# IL QUADRO MOBILE

Installation – conférence – performance de

ERIC VALETTE - F

Artiste Visuel

&

MAURO PACCAGNELLA - I

Danseur / chorégraphe

Expo thème / thema – ZINNEKE PARADE 2012 – DESORDRE / WANORDE

Du 20 mai au 12 juin 2011 de 11:00 à 18:00 (dimanche de 13:00 à 20:00)

En face de la Gare Centrale - Bruxelles

Performances : 20, 21, 27, 28 mai, 12 juin de 15:00 à 18:00

11 juin de 11:00 à 14:00

Bonjour à tous,

Pendant cette petite présentation, nous allons nous poser la question du déplacement, non pas comme détermination physique du transport d'un corps dans l'espace mais plutôt comme confrontation d'un individu à l'existence d'un état singulier de déplacement, qu'il nous faudra essayer de comprendre.)

Dans la vie quotidienne, la notion d'ordre est souvent dépendante de celle d'habitude. Rompre avec l'ordre des habitudes, c'est par exemple tomber dans le désordre amoureux, dans le désordre de la raison, ou c'est physiquement sortir de son espace habituel, se décentrer hors de son cadre.

Prenons un exemple simple d'action portée par une volonté ou même un désir :

**Partir. Voyager. Aller ailleurs.**

**J'ai décidé de voyager. De partir. D'aller ailleurs.**

**J'ai décidé de faire un voyage.**

Dans cette dernière proposition, mettons de côté l'implication du sujet « je » et le caractère subjectif et contingent de la notion de décision, et observons tout particulièrement le groupe de mots « faire un voyage ».

On remarquera tout d'abord que dans le sens commun, faire un voyage n'est pas exactement la même chose que « voyager ».

Si je vais travailler à Paris, je voyage (en Thalys par exemple), je ne fais pas « un voyage ». Ou sinon on pourrait dire, « je fais un voyage en Thalys ». Le fait de préciser « en Thalys » apporte ici une information supplémentaire et désamorçe dans le même temps le potentiel fantasmatique de l'expression « faire un voyage ».

Dans la proposition « Faire un voyage », l'article « un » se fait adjectif numéral, dans la mesure où il insiste sur son caractère potentiellement exceptionnel, que le complément « en Thalys » vient désamorcer.

**Faire 1 voyage ≠ faire un voyage**

La phrase « j'ai décidé de faire un voyage en Thalys » ne peut être comprise que comme précision circonstancielle banale (« j'ai décidé de faire un voyage en Thalys plutôt qu'en avion à cause de la grève d'Air France ») ou comme consternant stigmat du manque d'excitation de ma vie (« j'ai décidé de faire un voyage en Thalys ! Génial non ? »).

Si l'information complémentaire était moins ordinaire, par exemple « j'ai décidé de faire un voyage en hélicoptère ou à cheval » plutôt que « en Thalys », le « un » n'est plus un adjectif numéral, mais devient au contraire article indéfini : peu importe le voyage, l'important est sa configuration héliportée ou équestre.

Selon les circonstances, l'emploi de l'expression « faire un voyage » pourra sembler excessif ou prétentieux.

–« J'ai décidé de faire un voyage ! »

–« Ah bon, où ça et quand ? ».

–« A Charleroi cet été. »

Consternation.

Mais si celui qui parle est un enfant :

« Avec l'école, nous allons faire un voyage ! »

« Ah bon, où ça et quand ? »

« A Charleroi cet été. »

« Génial ! »

Dans le premier cas, la banalité et la proximité de la destination contredisent la prétention portée par l'annonce. Après tout, « Un voyage » ainsi programmé et objet d'une proclamation publique doit obéir à des conditions topographiques et sociologiques particulières.

Charleroi n'est, d'évidence commune, ni assez lointaine ni assez exotique pour devenir l'objet d'un voyage, sinon d'un voyage en Thalys, si toutefois cette compagnie ferroviaire desservait la ville (ce qui n'est pas le cas) ou d'un voyage à cheval, mais notre attention basculerait alors complètement vers le moyen de transport au détriment de la destination, renvoyant encore plus Charleroi à sa triste banalité de proximité.

Mais le deuxième cas montre bien que « faire un voyage » à Charleroi n'a rien d'une aberration ontologique.

Dans le cas particulier d'un enfant, un voyage scolaire, fut-il à Charleroi, sera une aventure, un désordre dans le cadre restreint de sa vie quotidienne. Sauf si, bien sûr, il est emmené à se rendre chaque week-end chez sa tante Rosette à Charleroi.

On pourrait d'ailleurs à ce moment là passer du « un » au « le ».

« Tu sais où ça sera LE voyage d'école cette année ? ».

« Non, où ? ».

« A Charleroi ».

« Super ! »

Peu importe où le mènera ce voyage puisque ce n'est pas « un » voyage mais « le » voyage (de l'année). Tandis qu'au neveu ou à la nièce de tante Rosette, on répondra « Oh non, dommage ! ». Bizarrement, ce sera pour la même raison : ce n'est pas un voyage mais « le » voyage, il n'y en aura pas d'autre et l'enfant perd alors une occasion d'aller voir ailleurs, voir autre chose, sortir de son ordre habituel.

Comment juger de la distance nécessaire pour pouvoir parler d'« un voyage », c'est-à-dire de la mise en désordre potentiel de l'individu qui exprime son souhait de partir ? On peut sans nul doute affirmer que la distance nécessaire à l'application de la proposition « faire un voyage » est inversement proportionnelle à la distance déjà parcourue par les acteurs sociaux.

Paradoxalement, l'acteur social englué dans un quotidien marqué par des déplacements dans un périmètre réduit et des habitudes sédentaires sera beaucoup plus susceptible de vivre un désordre par un déplacement physique de faible distance que celui dont le mode de vie comprend une forte mobilité.

Cependant, la distance et la fréquence ne sont pas des critères suffisants ; il faut tenir compte d'un coefficient d'exotisme, défini comme la distance subjective (portée par des caractéristiques objectives) entre la culture dominante dans le territoire cible et la culture du sujet porteur du désir de voyage.

Ainsi, Edward, citoyen britannique, voyage souvent très loin, mais ne se rend que dans des pays où la culture dominante est proche de la sienne : (Etats-Unis), Canada, Nouvelle-Zélande, Australie. Il bénéficie alors pendant ces voyages d'une bien plus faible exposition au désordre que Toni, un Italien qui voyage moins souvent et moins loin, mais qui choisit des destinations à fort coefficient d'exotisme (Norvège, Sénégal, Ukraine).

Le coefficient d'exotisme doit également prendre en compte les différences sociales au sein d'un même territoire ou plutôt la répercussion des écarts sociaux du territoire cible au regard du groupe social d'origine du sujet portant le désir de voyage. Ainsi, Edward ne se contente pas seulement de voyager exclusivement dans des pays anglophones, mais il fréquente surtout principalement des cadres supérieurs, et ses moyens de transport (avion, taxi), tout comme ses lieux de vie sur place (grands hôtels, grands restaurants, salles de réunions d'entreprises), ne lui apportent aucune dissonance culturelle par rapport à son mode de vie et sa position sociale.

Au contraire, Toni, qui emprunte les transports locaux, va au marché et se promène dans les quartiers populaires, sera d'autant plus confronté au désordre qu'il est lui-même issu de la grande bourgeoisie romaine.

On constate ainsi que le désordre par la remise en cause des habitudes quotidiennes, que nous pensions fortement dépendant du déplacement physique des individus, ne l'est que secondairement : le caractère déterminant de l'ailleurs auquel l'individu sera confronté au cours d'un déplacement ou d'un voyage est sa capacité à le placer en situation inhabituelle. Cependant, cette capacité n'est ni évidente, ni recherchée. En effet, la globalisation a uniformisé les modes de vie et notamment les structures d'accueil des voyageurs (touristes). Or elle offre également au plus grand nombre la possibilité de voyager très loin tout en respectant les attentes du voyageur de non introduction de désordre dans les habitudes quotidiennes.

### Exotisme n'est pas désordre.

Aujourd'hui il est possible d'aller jusqu'à Shanghai, Bali, Bangkok, Goa ou Rio de Janeiro, entendre la même musique de Nora Jones dans la même salle à manger au même design sobre et élégant, poser tous les matins ses pieds sur les mêmes moquettes, se laver avec les mêmes savons L'Oréal, manger les mêmes croissants avec le même thé Earl Grey.

Si donc le déplacement physique n'est pas un facteur déterminant du désordre, de quel déplacement le désordre est-il l'objet ? Car il faut bien qu'il y ait mouvement pour qu'il y ait désordre.

Revenons à la proposition « je vais faire un voyage ».

Nous avons constaté que cette affirmation avait qualité quasi performative. Elle encourage une action et prend le risque de la déception.

On a constaté également que la distance réelle du déplacement est finalement sans importance, dès lors que la recherche du voyage est de l'ordre du désordre. Concluons alors que dans la phrase « je vais faire un voyage », l'important est l'acte déclaratif lui-même.

En poussant la logique vers sa pureté esthétique, affirmons que le voyage n'a aucune importance ; il suffit de vouloir voyager pour se placer en situation de danger et de désordre.

Danger, parce que risque de la déception. Désordre, parce que potentialité imminente d'un dérèglement de son fonctionnement habituel.

**La beauté destructive du désordre n'aura alors d'égale que la violence à travers laquelle elle s'exprimera, libérant dans un concentré temporel ultime et explosif des siècles d'oppressions morales et d'habitudes morbides, sous les yeux fascinés des foules aux abois, ivres de la découverte soudaine et sans espoir de la multiplication abyssale des possibles.**

 Eric Valette

www.ericvalette.net  
www.wooshingmachine.com

